



Conférence donnée au cours de la session 2012 des Semaines sociales de France, "Hommes et femmes, la nouvelle donne"

Libération et déstabilisation

**Geneviève Fraisse
Jacques Arènes**

Geneviève Fraisse*

En réponse à l'intitulé de cette conférence, j'ai choisi un seul axe de réflexion : la notion de féminisme dans son rapport à la naissance de la démocratie entre la Révolution française et aujourd'hui. Qu'entend-on quand on parle de féminisme ? Le féminisme, c'est la représentation de l'égalité, avec son corollaire la liberté, posées comme principes de la démocratie. Savons-nous pour autant où nous nous situons et de quoi nous parlons ?

On imagine volontiers que la peur de la confusion des sexes vient de la modernité sexuelle et de l'émancipation des femmes contemporaines. En réalité, cette question se pose depuis deux siècles¹. Le néologisme "féminisme" est né en France à la fin du Second empire, dans les années 1860-70, dans le vocabulaire médical. Il désigne le jeune garçon qui, pour cause d'arrêt de son développement, reste "féminin". Ce terme va vite passer dans le langage politique, avec Alexandre Dumas fils, qui dit, à propos du divorce, en 1872 : "Les féministes... passez-moi ce néologisme." Le mot féminisme bascule alors dans le politique et désigne des femmes qui ressemblent à des hommes, telle la virago. La représentation de l'émancipation se fait à travers l'idée que les femmes veulent se transformer en hommes. En conséquence, le féminisme, que ce soit dans le langage médical ou politique, c'est l'autre sexe présent dans un sexe, comme s'il pouvait y avoir une inversion possible.

En fait, la peur de la confusion des sexes apparaît au moment où l'on commence à raisonner en termes de démocratie et non plus de monarchie. Dans une monarchie, vous pouvez tolérer les exceptions, une exception ne confirme pas la règle. Une femme de lettres comme Madame de Staël peut assumer son unicité. Mais dès lors que l'on passe dans un système du "pour tous", ce qui fait exception peut faire règle. Que fait-on alors de la différence des sexes ?

Les révolutionnaires vont rencontrer cette question de façon à la fois philosophique et existentielle. Dès le lendemain de la Révolution, elle se pose chez les écrivains, notamment chez Sénancour : *mais alors, vous allez remplacer l'amour par l'amitié !* Il nous faut garder la différence des sexes pour l'amour, et surtout l'altérité, sans quoi il n'y aura plus que de l'amitié entre les hommes et les femmes. Évidemment, le maintien de la hiérarchie des sexes est à l'horizon ! À l'inverse, quelques années plus tard, Stendhal, dans son essai *De l'amour* soutient que rien n'empêchera un rossignol de chanter au printemps. Cette différence n'est donc pas si malmenée par la similitude hommes/femmes, similitude supposée par la représentation de la démocratie. La peur de la confusion, la question de l'amour comme étant la référence de l'altérité des sexes sont donc posées au point de départ de notre histoire démocratique. Dans

* Geneviève Fraisse est philosophe, directrice de recherche au CNRS.

¹ Voir *Muse de la raison, démocratie et exclusion des femmes*, 1989, Folio-Gallimard, 1995.

les débats que nous avons aujourd'hui, il nous faut donc reprendre la question du fondement, y compris sexuel, au regard d'un régime politique.

Si l'on prend l'exemple du divorce, il a été autorisé en 1792 avec le consentement mutuel comme première possibilité, puis interdit en 1816 par Louis de Bonald, penseur de la réaction. Il affirme, en effet, que si l'on commence par le divorce, on ira jusqu'à la citoyenneté, et il n'a pas tort. Féministes, libéraux et militants vont se battre pour le divorce, qui ne sera rétabli qu'en 1884 (pour faute). Il faudra attendre 1975 pour ré-instaurer le consentement mutuel. Fin XIX^e siècle, Émile Durkheim, autre penseur de la sociologie naissante, s'inscrit contre le consentement mutuel dans le divorce parce qu'il pense que cela renforce une anomie sociale. Il croise le divorce avec le suicide, notamment masculin, et le voit comme une maladie qui pourrait entrer dans la famille avec le consentement mutuel. Il n'est, en effet, pas question de soutenir l'individualisation des personnes à l'intérieur de la famille. Il est donc inéluctable de réfléchir en termes de structuration d'une société démocratique quand on veut penser libération et égalité des sexes.

Au lendemain de la Révolution, on s'empresse de freiner l'émancipation des femmes. Ce sera fait en sous-main, de manière implicite. Dans le code civil napoléonien, par exemple, un citoyen est celui qui jouit de l'ensemble de ses droits civils, mais comme la femme ne jouit pas de tous, implicitement, elle n'est donc pas citoyenne.

Par la suite, les débats vont être faussés quand on oppose, par exemple, égalité et différence, alors que ces deux notions n'appartiennent pas au même registre. En effet, l'un est un concept politique et l'autre un concept ontologique. En ontologie, la différence s'oppose à l'identité. L'identité a un double sens : l'identité à soi et l'identité avec les autres, c'est-à-dire les semblables. Identité et différence sont sur la ligne ontologique et, selon Hegel, il peut y avoir un troisième terme, un tiers comparant ainsi un concept politique comme l'égalité. On peut faire de l'égalité avec la différence, mais aussi avec la similitude.

En deux siècles nous avons réussi, sur le plan de la représentation des semblables, à dissocier les êtres et les qualités. Quand les philosophes médecins ont voulu freiner l'émancipation, ils ont dit que le développement utérin était inversement proportionnel au développement intellectuel. Donc si on voulait faire des enfants, il ne fallait pas trop penser. On supposait alors qu'un être de sexe féminin était féminin et qu'un être de sexe masculin était masculin.

À la fin du XIX^e siècle, avec l'avènement de la psychanalyse, de la sociologie (cf. Georg Simmel), on commence à dissocier les êtres et les qualités. Aujourd'hui, avec le genre, on passe de quatre repères (hommes/femmes : les êtres sexués, la différence des sexes – et masculin/féminin : les qualités, la différence sexuelle) à la possibilité de plusieurs sexes, débat ouvert par la biologie, qui ne cesse d'évoluer avec les questions posées par l'homosexualité, l'intersexualité, les trans-genres. La différence des sexes est donc devenue pour moi une catégorie vide, une catégorie empirique avec laquelle nous travaillons mais dans laquelle, en tant que philosophe, je ne mets plus rien, aucun contenu¹.

Revenons à la question de la République. Dans ces deux siècles d'histoire démocratique et républicaine, ouvrons le deuxième espace, celui de la République. On disait que "les hommes font les lois et les femmes font les mœurs", ritournelle semblable à celle de la confusion des sexes. C'est pourquoi, quand les femmes sont entrées en politique, on leur a d'abord confié les affaires sociales. À l'homme, l'espace public et à la femme, l'espace domestique. Reprenons la formule de Rousseau : "Les femmes sont la précieuse moitié de la République." Quand on commence à couvrir les femmes de compliments, il faut toujours décrypter ce que cela peut signifier de liberté ou d'égalité. Mais cela veut bien dire qu'elles participent de la République. Et là, les choses se compliquent.

Avec *Le Contrat social*, Rousseau abandonne la comparaison entre la famille et la cité et propose de les dissocier. En effet, tant que nous sommes dans une société patriarcale traditionnelle, avec le père chef de famille, d'un côté, et le roi, de l'autre, la conséquence est bonne, le père et le monarque sont comparables. Mais si l'on instaure le contrat social, Rousseau voit bien qu'on pourrait faire entrer l'égalité dans la famille ; or il n'en est pas question ! Il faut donc conserver une représentation de la famille qui ne souffre aucune analogie¹. Tocqueville va répercuter ce que dit Rousseau : la transformation démocratique de la famille ne saurait être totale, car ces deux espaces, famille et cité, gouvernement domestique

¹ Voir *À côté du genre, sexe et philosophie de l'égalité*, Le bord de l'eau, 2010.

¹ Voir *Les deux gouvernements, la famille et la cité*, Folio-Gallimard, 2000, Paris, 2001.

et gouvernement politique, ne sont pas superposables. 200 ans après, que s'est-il passé ? Rousseau avait raison car il a eu l'intuition que la conséquence irait de l'espace civil à l'espace domestique et qu'on ferait entrer l'égalité dans la famille. C'est bien ce qui s'est passé au xxème siècle sous la poussée de la libération, de l'émancipation, des militantismes et des décisions politiques. Mais il avait tort de ne pas le vouloir et vous ne le regrettez sûrement pas ! Qu'est-ce que la famille ? Est-ce une union ? Est-elle hétérogène à l'espace public ? Est-ce un espace à nouveau analogue à l'espace civil et politique puisque les principes démocratiques y sont revendiqués ? On voit que la question du partage, de la mixité, du mélange des sexes, se pose désormais autrement.

Jacques Arènes*

Je vais évoquer la question du point de vue particulier qui est le mien, celui du psychanalyste, de ce qui se passe dans l'intimité des personnes vues à travers le prisme déformant de la cure analytique

Le psychanalyste est confronté aujourd'hui à une situation inédite et déjà bien installée. Le couple n'est plus considéré comme une chose "naturelle", s'il ne l'a jamais été. En d'autres termes, hommes et femmes ne sont plus obligés de demeurer et de vieillir ensemble. En fait – c'est compréhensible au coeur du prisme déformant qu'est le cabinet du psychanalyste –, ce qui y est entendu est souvent du registre de la "non-évidence" : non-évidence de faire couple, non-évidence de demeurer ensemble, que l'on soit ou non sous le même toit, non-évidence d'élever conjointement des enfants, non-évidence de vieillir ensemble, non-évidence pour chacun de trouver sa place dans la dramatique conjugale.

La non-évidence de la situation de couple est-elle le fait du couple hétérosexuel, du dialogue devenu incertain entre hommes et femmes, ou plus simplement de la difficulté contemporaine de "faire" couple ?

En étant provocant, que l'on soit homosexuel ou hétérosexuel, serait-il difficile de faire couple aujourd'hui ? En effet, le point d'équilibre entre la requête d'autonomie et le désir "d'être avec" est difficile à déterminer et à garder. Le "conflit narcissique" serait constitué, selon la psychanalyse, de la tension entre, d'une part, le désir de repli sur soi, qui permet de se retrouver soi-même et, d'autre part, le désir d'expansion, qui recherche l'autre semblable à soi et donc aimable. Ce conflit est au centre de la problématique contemporaine du couple. Au mieux une fluidité s'installe, au pire un vécu de rupture se révèle. Le sentiment d'abandon peut succéder brutalement à la peur d'être envahi par l'autre. L'amour et la relation "liquides", selon le mot du sociologue Zygmunt Bauman², constituent aujourd'hui les règles du jeu. Un analysant, évoquant son couple, affirme ainsi : "Cette relation peut finir à tout moment. Un jour, je me réveillerai, et elle ne sera plus là. Nous sommes suspendus dans les airs."

La dynamique d'égalité est aujourd'hui très présente dans les relations conjugales et familiales. Elle s'exprime dans une symétrie relationnelle, en tout cas dans les milieux plus favorisés qui ont coutume de s'adresser à un psychanalyste. Anthony Giddens souligne l'émergence, dans la vie affective, de ce qu'il appelle la "relation pure", imprégnée d'une stricte égalité émotionnelle³. L'intimité est alors transformée dans ce cadre de liens entre égaux, constamment re-négociables, où la rivalité entre conjoints est plus importante qu'auparavant. La vie affective acquiert une nature expérimentale, dans le mouvement de nos sociétés réflexives où les identités sont successives, plurielles et flexibles. Chacun poursuit, au sein même de la relation, la quête anxieuse de son identité.

Une attente désexualisée ?

Il y a ainsi un côté "fraternel" chez certains jeunes couples, avec la rivalité et l'ambivalence caractérisant le lien fraternel. La dimension de rivalité narcissique traverse le couple, et

* Jacques Arènes est psychanalyste.

² Zygmunt Bauman, *L'amour liquide. De la fragilité du lien entre les hommes*, trad. C. Rosson, Chambon, Ed. Le Rouergue, 2004.

³ Anthony Giddens, *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, trad. J. Mouchard, Rodez, Ed. le Rouergue, 2004 (1992).

s'exprime, par exemple, dans la lutte pour conserver, plus que l'autre, l'amour des enfants. Il se déploie aujourd'hui une nouvelle anthropologie de la subjectivité. Le champ des possibles semble toujours ouvert.

La rencontre de l'autre est soumise aux aléas de l'invention personnelle. Dans la perspective d'une subjectivation – c'est-à-dire une manière de devenir "sujet" – plus fluide, un certain nombre de jeunes insistent sur la "neutralité" de leur désir, et affirment la prééminence du vécu. L'attente de la rencontre s'exprime alors souvent dans l'énigme d'une neutralité non sexuée, figure d'une forme de douceur. Un jeune adulte déclare : "Peu importe le sexe de mon ou de ma partenaire, pourvu que j'aie de la tendresse." L'éloge du neutre correspond ainsi à certaines trajectoires contemporaines de subjectivation.

Le discours sur la tendresse et la neutralité sexuée de la rencontre détient aussi la force d'une dénégation. L'énigme de l'autre sexe n'a jamais été aussi vivante. La symétrie conflictuelle apparente des couples n'empêche pas que l'imaginaire de chacun demeure, dans les profondeurs de la psyché, fortement sexué. Le terme "d'égalité" n'a, en fait, pas beaucoup de sens pour un psychanalyste. Il entend des voix si singulières qu'il a du mal à décrypter en ces termes ce qui lui est dit. Rien n'est "égal" dans la vie de couple. Chacun a des attentes. Les demandes vis-à-vis du conjoint sont d'autant plus intenses que les différences sont moins marquées dans la réalité. Les univers masculin et féminin sont moins séparés que jadis. Les couples vivent ensemble une grande partie de leur quotidien. Mais plus la proximité est grande, plus la sensibilité aux différences est importante. La relation hommes/femmes est prise plus qu'avant dans un cocktail détonnant, où le côtoiement de l'altérité se déploie dans la plus délicieuse et inquiétante proximité. Freud employait le terme de "narcissisme des petites différences" pour désigner le fait que les peuples voisins apparentés pouvaient se combattre avec acharnement. Ce qui rapproche hommes et femmes est ainsi bien plus essentiel que ce qui fait différence, et cela de tous temps. Mais ce qui fait différence, en notre époque où le voeu d'égalité est intense, nourrit plus qu'avant angoisse et tension. Quand les personnes s'expriment sur leur couple, le discours du préjudice est courant. "Il" se dérobe ou est absent, affirment une partie des femmes. "Elle" me demande de faire une psychothérapie sous peine de divorce, se plaignent des hommes poussés par leur compagne à reformater leur manière d'être. Le pain quotidien du psychanalyste est d'entendre le discours de la rivalité, des attentes sans réponse, mais aussi celui du désir et de la séduction. Chacun décline à sa manière le thème éternel de la difficulté d'aimer, mais aussi le thème plus contemporain de la fuite des hommes et de l'attente des femmes.

Penser la dynamique actuelle

Comment observer et penser alors la dynamique actuelle ? Peut-on ainsi évoquer le malaise masculin ? Le prisme déformant de la cure analytique met en valeur la dramatique de la rencontre difficile narrée par certaines femmes, et rappelée aussi par celles qui ont décidé de quitter leur conjoint –, ce sont les femmes qui prennent le plus souvent cette décision de rupture. Une partie des femmes mettent en avant leur amertume et leur sentiment de préjudice. Une partie des hommes déploient un discours plus masqué, où l'apparente auto-dévalorisation, imprégnée parfois d'un narcissisme morbide, cache souvent une plus grande aptitude à rebondir, dans une vigueur étonnante du déni de la souffrance personnelle.

Je rencontre ainsi des pères désaffectés que décrit le romancier américain Richard Ford. Dans un de ses romans, *Une situation difficile*, l'auteur relate la solitude sans projet d'un quarantenaire séparé de sa femme et, par là même, de sa fille. Un étranger se présente à nous, étranger au lien avec l'enfant, étranger à ses émotions. Matthews, le principal protagoniste du livre, nous est présenté comme un homme faible, se croyant voué à une carrière littéraire, cherchant ainsi à se réaliser en quittant sa famille et en écrivant un roman. "Par à-coups, Matthews songeait à Penny [sa fille]. [...] En même temps, il ne se sentait guère papa d'une fille de six ans [...] Il lui arrivait de confondre Penny avec la Greta de son roman, et d'imaginer qu'elle était morte. Il l'avait inventée, il finirait bien par la chasser de son esprit. [...] Comme s'il laissait passer sans la saisir une chance dont il n'avait pas la moindre idée. Le problème finirait bien pas se résoudre.¹»

¹ Richard Ford, *Une situation difficile*, trad. S. Mayoux, Paris, Editions de l'Olivier, 1998, p. 100.

Cet exemple extrême illustre l'abandon radical de certains hommes par rapport au lien avec les enfants, abandon qui s'effectue parfois dans ce qui apparaît comme une indifférence. D'autres hommes, assez nombreux dans mon expérience, mettent en avant un sentiment profond d'incompétence, et se décrivent comme incapables d'écouter leur compagne. Leur discours intègre souvent le constat, fait par leur compagne disent-ils, de leur incapacité paternelle, et de leur immaturité. Ces exemples illustrent la situation extrême de personnes et de couples en souffrance. Mon champ d'expérience, qui est celui des milieux plus favorisés, m'amène cependant à penser que les familles dans leur ensemble sont désormais plutôt matri-centrées et évidemment lourdes à porter pour les mères, ne serait-ce qu'en termes de partage des tâches. Cet état de fait répond à des données sociales complexes et en mouvement. L'espace familial est plus libre qu'avant, et le dialogue s'y instaure plus facilement. Dans le meilleur des cas, tout se passe pour le mieux, avec beaucoup plus de fluidité et de liberté qu'autrefois. Les situations plus douloureuses ne peuvent pas être décrites d'une manière binaire. Il ne s'agit pas d'une domination franche de l'un sur l'autre comme dans les temps du patriarcat, mais d'un clivage profond, d'une incompréhension tenace entre les deux protagonistes.

La séparation entre les espaces domestique et politique, souhaitée et soulignée par Jean-Jacques Rousseau, a renforcé ce clivage des deux zones de pouvoir, aujourd'hui assez clairement identifiées : la famille et l'éducation seraient pour la femme, et la cité pour l'homme. Mon hypothèse est que tant que l'exclusion féminine du pouvoir économique et politique sera une réalité, le champ familial sera la scène d'un certain retrait masculin et paternel. Cette tension, ces négociations devenues les paramètres essentiels de la vie conjugale, ce manque de contenance et cette dépressivité masculine – je le répète, j'évoque ici la sphère de l'intime – sont emblématiques d'une période de recomposition où les clivages sont donc importants. Le champ social est loin d'être homogène quant à cette constatation, avec une disparité entre les "élites" et les milieux les plus défavorisés. Je ne rencontre plus – c'est heureux – d'adolescent "écrasé" par son père. Chez certains adolescents, en revanche, le vide existe en lieu et place de l'image intérieure du père. Le jeune peut continuer à vivre, dans un contexte socialement acceptable, dans la mesure où une sorte de division intérieure met à distance au plus profond de dans le lieu de l'absence paternelle. Comme la souffrance très particulière du membre fantôme chez ceux qui ont été amputés, la souffrance du manque de père oeuvre sourdement comme présence douloureuse et paradoxale d'un absent.

Que veut l'homme et que veut la femme ?

L'altérité sexuée demeure le lieu de l'énigme.

Dans les temps victoriens, Freud parlait du "continent noir" de la féminité.

Dans une conférence de 1932, il s'écriait : "Que veut la femme ?" Et conseillait ainsi : "Si vous voulez en apprendre davantage sur la féminité, interrogez votre propre expérience, adressez-vous aux poètes ou attendez que la science soit en état de vous donner des renseignements plus approfondis et mieux coordonnés."¹

Le "continent noir" est aujourd'hui aussi celui du masculin. Dans le passé, ce qu'on appelait le "premier sexe" relevait de l'évidence. Maintenant, les femmes évoquent à leur tour ces hommes irrationnels, insaisissables, assumant si peu une position d'*alter ego*. L'affirmation de Freud concernant les femmes peut être adressée aux femmes d'aujourd'hui confrontées à l'énigme du masculin. "Si vous voulez en savoir plus sur la masculinité, adressez-vous à votre expérience.

Explorez ce que disent les poètes et les romanciers..." S'adresser à sa propre expérience, c'est ne pas chercher à objectiver le masculin, mais être sensible à la question qu'il pose, jusqu'au plus profond de soi-même, que l'on soit homme ou femme. Certains connaissent la formule "*che vuoi ?*" – "que veux-tu ?" en italien – utilisée par Lacan, formule qui lie le désir du sujet humain au désir de l'Autre². Chacun attend de l'Autre un oracle sur son propre désir. Je mets en scène mon désir à travers le "que veux tu ?" que m'adresse l'autre – ou bien que je pense qu'il m'adresse – et le "que veux-tu ?" que je lui adresse moi-même. La question adressée à l'autre dévoile une interrogation par rapport à soi-même. L'incertitude contemporaine autour de

¹ Sigmund Freud, « La féminité », in *Nouvelles suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, Oeuvres complètes*, t. xIx, trad. J. Altounian et al., Paris, PUF, 2004 (1932), p. 219.

² Jacques Lacan, *Écrits*, Paris, Ed. du Seuil, coll. Points, 1970.

la sexualité se joue dans ce que chacun attend de l'autre qui se dérobe, ou qui se montre au contraire trop insistant. Cet autre que l'on interroge nous renvoie, comme en boomerang, un "que veux-tu ?". Ce "que veux-tu ?" est à la fois imprégné d'un désir de liberté – l'autre ne doit pas trop m'envahir –, et soucieux de reconnaissance et de stabilité. Derrière cette neutralité de l'attente, que j'ai évoquée tout à l'heure chez certains jeunes, les mouvements profonds de l'inconscient sont encore et toujours enrôlés dans l'énigme de la sexualité. "Quel homme ou quelle femme suis-je ?" est la question même du "genre", au sens psychique du terme. Cette question se décline dans la manière d'habiter ma propre masculinité ou féminité. Elle se déploie en interrogeant la masculinité ou la féminité de l'autre, ainsi que ses attentes vis-à-vis de moi. Ce travail d'interrogation doit s'extraire d'un discours fondé sur des stéréotypes, par exemple celui qui installe le féminin sous le signe du manque. La complétude narcissique a longtemps été mise sous le primat du phallus. Le manque serait pourtant aussi du côté du masculin, non pas dans l'universelle référence à un phallus qui de toute façon manquerait, mais aussi, comme le pense le psychanalyste Alberto Eiguer, dans l'hypothèse qu'à côté de la castration phallique chère à Freud et Lacan, existerait aussi une castration vaginale. "Si les femmes sont phalliquement castrées, les hommes manquent quant à eux d'un certain nombre d'attributs. Ils sont par exemple incapables d'enfanter. Il faut donc avancer l'idée d'une autre castration, celle du féminin, qui inclut évidemment cette impossibilité d'enfanter sans s'y réduire³" affirme Eiguer.

L'énigme est donc aujourd'hui mutuelle. Je l'ai affirmé tout à l'heure, durer en couple n'est plus une obligation ni une évidence. Cela arrive certes encore assez souvent – plus de la moitié des personnes mariées ne divorcent pas –, mais une partie de nos contemporains perçoit ce fait comme de l'ordre du miracle ou, au contraire, du pur masochisme. Comment hommes et femmes peuvent-ils encore durer ensemble s'ils le souhaitent ? Il me semble qu'il faudrait, au niveau subjectif et sociétal, habiter le questionnement mutuel que je viens d'indiquer. Il s'agirait de retrouver, à l'intérieur même du masculin, la multiplicité et la richesse des approches et des significations qu'il était coutume de signaler en abordant le "continent noir" du féminin. Il en est de l'homme comme d'une fausse évidence, une fausse simplicité, de la même manière qu'il faut remettre en cause la fausse simplicité du féminin et des stéréotypes de genre. Cela passe, d'abord, par une manière de "s'identifier" à l'autre sexe. La relation entre masculinité et féminité demeure pour tous une expérience intra-psychique. Les questions éternelles de l'activité et de la passivité, de l'autonomie et de la dépendance, de l'autorité et de l'accueil nous traversent tous. La bisexualité, au sens freudien du terme, est en fait l'idée que l'on se fait du sexe de l'autre du point de vue de son propre sexe. Elle est aussi ce que le propre sexe lit dans le regard porté par l'autre sexe sur lui. S'identifier à l'autre, ce n'est pas fusionner. C'est explorer un "entre deux", un espace inhabité dans lequel il faut créer ensemble. Quelque chose est à inventer où les polarités masculines et féminines se rencontrent, au sein des relations entre hommes et femmes, sans tomber dans la dichotomie de la guerre des sexes.

Chacun d'entre nous, homme ou femme, doit surmonter le "refus" du féminin, en lui et avec l'autre. Chacun d'entre nous se confronte, en lui et avec l'autre, au malaise contemporain du masculin. En quelque sorte, les femmes doivent "faire leur" le malaise masculin, alors que les hommes devraient s'employer à surmonter le refus du féminin. La dynamique de l'égalité se présente sous la forme d'une rationalité qui est opérationnelle dans l'espace démocratique. Il ne faut cependant pas oublier l'irrationalité des rapports subjectifs liés à la sexualité. Cette irrationalité n'est ni bonne, ni mauvaise en soi : elle est simplement le moteur de la vie amoureuse, et s'avère plus présente que l'on ne le croit dans les relations quotidiennes entre les sexes.

Le sujet contemporain doit faire en sorte que cette irrationalité continue à nourrir l'énigme de la rencontre, sans pour autant mener à la catastrophe.

³ Alberto Eiguer, *L'éveil de la conscience féminine*, Paris, Bayard, 2002, p. 35.